

« S'encabaner », art constructeur et fonctions de la cabane selon les âges

Exploration biographique et photographique



Résumé : Parmi les jeux d'enfance, la cabane tient une place spécifique dans le développement de l'être humain par les moments d'initiation, de transition, de socialisation, qui soutiennent l'évolution de l'enfant et de l'adolescent. Mais, si les jeux de cabane perdurent aujourd'hui, la pratique a évolué au fil des générations. Elle est alors significative de la place donnée à l'enfant dans nos aménagements et dans nos choix éducatifs. Cet article analyse les différentes

*Dominique
Bachelart
IUT de Tours*

fonctions psychiques et sociales de la cabane, comme art constructeur, apprentissage des relations à l'espace, aux autres et à la nature. Nous nous intéressons d'abord aux cabanes que construisent les enfants et aux processus de subjectivation, de socialisation et d'écologisation qui s'y déploient. Puis, nous explorons quelques formes de « cabanes » d'adultes, construites sous prétexte de chasse, de travail, de loisir. La pluralité de ces pratiques de cabanes est ensuite analysée comme pratique d'un lieu, expérience d'un mode d'habiter et questionnement d'une manière d'habiter contemporaine.

Abstract : Among children's games, the hut plays a major role in human development through moments of initiation, transition and socialization, which support the development of the child and the teenager. Hut games continue to this day, however, the practice has evolved over the generations. It is then significant with regards to the place given to the child in our spatial developments and in our educational choices. This article analyzes the various psychic and social functions of the hut, as an art of building, of learning about the relations to space, to others and to nature. We will focus at first on the huts built by children and on the processes of subjectivization, socialization and of ecological awareness that develop. Then, we will investigate some forms of " adult huts ", built under the pretext of hunting, work or leisure. Afterwards, the plurality of these practices will be analyzed as the use of a place, the experience of a way of living, and a questioning of a contemporary way of living.

Des cabanes d'enfant au « cabanisme » adulte, chacun a des images de cabane dans la tête. Bâties avec des planches, des tôles, faites de cordes tendues dans les arbres sur lesquelles on accroche des branchages ou d'un simple drap sur une table qui délimite un espace imaginaire, les cabanes revêtent une infinité de formes. Parmi les souvenirs d'enfance, la construction de cabanes a un statut particulier par la puissance évocatrice de moments jubilatoires. La « cabane » rejoint les multiples variations de l'habitat précaire : hutte, abri, cabanon, baraque, appentis, remise, bicoque, etc. Elle offre un abri, un habitat intime et éphémère et fait découvrir l'auto construction et l'architecture modeste.

Parmi les nombreux travaux sur le sens de l'habiter, les recherches de Sobel (1993), reprises par Berryman (2003), celles de Cooper Marcus (2006) ont montré l'importance de « lieux spéciaux », de jeux en terrain sauvage ou dans la nature pour explorer, se mesurer au danger, rêvasser dans le développement de l'enfant. Se pourrait-il que notre amour du plein air et de la nature se forme dans notre petite enfance ?

Ces expériences racontent les modifications majeures de nos rapports à la nature dans les sociétés occidentales industrialisées et urbanisées (Sirost, 2009). Elles s'ancrent dans nos manières transformées « d'habiter la nature » de vivre « le grand dehors » selon la formule de Michel le Bris, le « *big sky* ». Elles nécessitent d'examiner de près les contextes éducatifs offerts aux enfants autour des maisons, dans les crèches, les jardins d'enfants (Wauquiez, 2008), d'évaluer le potentiel d'apprentissage des cours d'école selon qu'elles sont « naturalisées » ou non (Raffan, 2002), d'étudier les offres pédagogiques dans et par la nature dans chaque contexte. Des approches ethnologiques fines, à partir de dessins d'enfants, renseignent à titre comparatif sur d'autres « natures du monde », si différentes selon les contrats de subsistances entre les hommes et les animaux, les perceptions saisonnières, les récits et mythes qui véhiculent les valeurs morales, éducatives, symboliques ou matérielles de chaque société (Pagezy, Carrière et Sabinot, 2010). Cet article analyse dans une première partie, le « sens de l'habiter » en cabane à travers des autobiographies environnementales de jeunes animateurs et des chroniques d'expériences de cabanes recueillies sous forme de récit écrit ou oral auprès d'autres générations. Il y a-t-il un âge des cabanes ? À quels besoins fondamentaux de contenance, de réassurance, de détachement répondent-elles ? Quel lien permettent-elles avec ce que l'on appelle communément la nature ? Quelles évolutions sont perceptibles entre les générations ?

Une deuxième partie repère des formes « d'encabanement » adulte. Cette réflexion nous a menée sur les routes et chemins, sur les rives de la Vienne et de la Loire dans la zone du Parc Naturel Régional « Loire Anjou Touraine » à la recherche de ces habitats sommaires : cabanes perchées dans les arbres, cabanes

de vignes, cabanes de jardin, abris de loisir, totes cabanées, cabanes de chasse au gibier d'eau. Ces cabanes nous informe-t-elles sur la persistance d'une fonction psychique de la cabane comme espace privé intermédiaire, voie d'accès à l'intimité, « abris à l'air libre » comme le disait Henri-David Thoreau ? Sont-elles seulement le moyen de recréer le monde merveilleux de l'enfance ? Sont-elles le reflet des divers modes d'habiter de leur créateur ou de leur utilisateur ou plutôt le résultat d'une inscription sociale et culturelle spécifique ?

1. En quoi et à quoi tient la cabane : une multiplicité de formes et d'imaginaire

Il n'y a pas de concept de cabane. Que ce soit une hutte sommaire en branchages, un creux dans un arbre, un refuge loin des habitations, le terme générique de cabane désigne l'espace dans lequel on s'abrite. Les cabanes sont des formes d'habitat humbles, d'abri pour vivre temporairement. Elles empruntent aux expériences archaïques de l'espèce humaine pour se protéger de l'extérieur, des prédateurs, de la pluie, du vent, de la chaleur.

Le thème de la cabane, lors de cette enquête, a suscité des propositions de lieux qui donnent une idée très extensive de la notion : les abris des ardoisiers, des roulottes, des yourtes, les postes d'observation ornithologiques, des « folies » au sein de parcs de château, les toilettes au fond du jardin, la « *sweat loge* » expérimentée par un de nos témoins, les caravanes sans roues des manouches en cours de sédentarisation, les abribus, les monuments funéraires des cimetières... Variations avec les images et les mots : « cabane à lapin », « être en cabane ». Les cabanes ouvrent au patrimoine littéraire ou cinématographique de chacun : les maisons des Barbapapa, les trois petits cochons, Côme le baron perché d'Italo Calvino, Thoreau et sa cabane des bois dans Walden, la comtesse de Ségur, Tom Sawyer et l'école buissonnière, le club des cinq d'Enid Blyton, Giono, et surtout Robinson, un Robinson échappé du personnage de roman de Delfoe, arrangé par l'imaginaire singulier pour servir d'archétype de vie sauvage, de mythe du parfait bricoleur/agriculteur/éleveur ou de simple rappel du camping.

La multiplicité des formes et des imaginaires montre combien toute définition ne peut être qu'approchante, tolérant des pratiques à la marge, des formes les plus précaires aux proximités avec l'habitation pérenne. Pour Tiberghien (2005) :

La cabane se distingue de la maison (et de la cabine aussi) à plus d'un titre. Elle ne comporte aucune fondation. Elle constitue un habitat de secours, elle peut être rapidement abandonnée, renvoie à des soucis écologiques, et surtout ne s'institue pas à partir d'un seuil. La cabane brouille le rapport intérieur/extérieur, elle est dans la nature et elle en étend indéfiniment l'espace.

Cooper Marcus (2006) distingue trois catégories de « cachettes » de lieux spéciaux chez les enfants : les lieux aménagés par les adultes dans un autre but, tels que caniveaux, remises, vérandas ou armoires; les lieux dans la nature qu'ils « adaptent » pour se cacher tels les nids, les tanières; enfin les endroits qu'ils ont construit spécifiquement pour leurs jeux tels que les cabanons dans les arbres, les fortins (p. 355-356).

La cabane résiste aux essais de classification. Toute tentative de définition trop stricte perdrait d'ailleurs la richesse de son acception. Pour s'y repérer, retenons pour l'instant les caractéristiques mises en valeur dans l'opération « Cabanes, construit ton aventure » (Balestra, Charles et Roux, 2006)¹ :

Toutes les formes cabanières ont en commun d'être une demeure précaire, éphémère, de petite dimension, réalisée à partir d'une variété infinie de matériau, de toutes sortes, et inscrite en relation étroite avec la nature. Il semble qu'elles expriment un goût pour la vie simple, une forme de relâchement des codes sociaux et une forte sociabilité, une rupture du temps et de l'espace, une coupure avec le quotidien et les contraintes domestiques, un désir d'évasion et enfin un rapport privilégié avec la nature. Leur statut juridique et leur existence sociale sont flous, elles dérogent souvent aux catégories et aux normes instituées. Situées dans un entre-deux, entre le dedans et le dehors, elles sont un lieu d'investissement imaginaire et symbolique intense, porteuses de contestation des conventions établies (p. 6).

2. Une enquête dérivante : histoires de cabanes, vagabondage photographique

À partir de cette formulation souple, partons en enquête. On ne pense pas la même chose sur le même sujet si on essaye de le dire avec des mots écrits, des mots parlés, des dessins, des photographies². Nous avons donc approché la pratique de la cabane par des écrits, des récits, et des photographies à partir de trois sources principales :

- l'analyse de 55 textes d'autobiographie environnementale dans lesquels nous avons extrait les expériences de cabane. Ces textes de jeunes d'une vingtaine d'années ont été produits lors d'un cours universitaire de premier cycle sur l'éducation à l'environnement;
- un vagabondage photographique attentif aux inscriptions locales du « cabanisme ». Dans la diversité des cabanes, nous avons conduit notre investigation vers six formes de cabanes « adultes », inscrites dans le territoire du Parc Naturel Régional Loire-Anjou-Touraine : les récentes « cabanes perchées » commerciales, les très nombreuses « loges de vignes », anciens abris de travail, les innombrables « cabanes de jardin » ; les « abris

de loisir » en particulier en bord de rivière, à la limite de l'habitation secondaire ; les « cabanes de chasseurs » et les huttes de « malonnage » plus rares et les plus difficiles d'accès circonscrites aux prairies humides inondables, enfin les « toues cabanées » accessibles aux cales d'amarrage et par leurs regroupements lors de fêtes de batellerie³;

- un recueil par témoignage oral ou écrit de chroniques de cabanes en saisissant toutes les opportunités pour susciter l'expression sur les expériences singulières de cabanes⁴.

3. Cabanes sans fondations mais fondamentale : initiation, transition, socialisation

3.1 Une chronique « cabaniste » très singulière

Les « histoires de cabane » racontées oralement par des témoins de tout âge ont été faciles à déclencher tant les cabanes ont un grand pouvoir d'évocation. Elles sont chargées de poésie et nous font renouer avec l'enfant enfoui en nous. Les cabanes suscitent souvent des souvenirs très nostalgiques. Nous nous remémorons avec acuité le lieu où l'on a marché, fait du vélo, nagé, construit notre cabane. Nous portons tous en nous une image de l'espace acquise entre l'âge de six et neuf ans environ. Ces lieux font partie de ce que nous sommes. Leur évocation crée le sentiment exaltant de les visualiser à nouveau, de présentifier des odeurs, la texture du bois, les ombres et lumière, d'y pénétrer toujours et encore dans notre imagination. Ces souvenirs sont ressentis comme particulièrement clairs, détaillés, vivants. Ils donnent un sentiment de continuité du soi. Leur évocation est souvent enthousiaste et agit comme un « exhausteur d'humeur » qui renforce le bien-être et le sentiment d'appartenance sociale. Ces fragments de vie psychique, tenus à l'écart de la conscience clament en quelque sorte leur droit à reconnaissance.

La cabane occupe une place particulière dans la trajectoire personnelle entre l'enfance et l'âge adulte. Les récits rapportent des souvenirs souvent vaguement datés, sous forme de « chronique cabaniste ».

Gabriel (20 ans) raconte sa cabane improvisée avec une couverture entre deux tables de nuit dans sa chambre avec son frère, puis une maison de tissu (7-9 ans), une cabane de fougère construite pendant les vacances avec sa mère et son grand-père, la cabane dans un arbre de la cour d'école (6-11 ans), les cabanes des enfants de 9-10 ans qu'il encadrait comme animateur de centre de vacances, puis les sorties « cabanes en forêt » avec des enfants d'un centre de loisirs urbain, les nuits sous tente.

Jean-Pierre (62 ans) décrit des « cabanes-boîte » de jeux corporels et des « cabanes-tente » dans des cartons de toutes tailles chez sa grand-mère commerçante, les cabanes dans les osiers bottelés ou dans les osiers en « nourrice » au printemps à écouter, caché, les adultes au travail, la cabane de palier et les jeux de découverte de l'autre sexe, la cabane solide étanche de l'adolescence construite avec des matériaux de récupération et d'autres cabanes moins investies : la cabane à sucre au Québec, la cabane aux outils de jardin, les waters au bout de la cour.

3.2 Des aires transitionnelles en jeu dans le développement de l'enfant

Selon les âges, la cabane est refuge, espace de jeux moteurs, de jeux de socialisation, espace solitaire, de découverte de l'autre sexe, lieux insérés dans des projets. Les pédopsychiatres et les psychanalystes ont montré à la suite de Winnicott (1975) l'importance de ces « aires transitionnelles » et de la fonction des jeux dans le développement de l'enfant. Pour s'y repérer, le tableau 1 reprend l'évolution des pratiques de cabanes au cours du développement de l'enfant, enrichi des pratiques retrouvées dans les récits.

Tableau 1 : Évolution des fonctions des cabanes et développement de l'enfant à l'adolescent

	Fonctions de la cabane	Pratiques décrites dans les récits
Tout-petits	Utérus, couffin/berceau. Construction des limites du moi - découvertes sensorimotrices. Contenant pour parer à la dispersion ou à l'éclatement d'un soi encore hypothétique.	Création d'une sorte de niche où il sera possible de jouer à se cacher ou à se montrer, et où stocker quelques objets familiers et rassurants, tels des trésors. Construite à proximité de l'espace de vie des grands : voir sans être vu. « Conquête » partielle du cadre familial.
3-6 ans	Constructions individuelles ou en petits groupes qui aident à se différencier les uns des autres. Distinction réel/imaginaire. Compétition. Jugement des adultes est déterminant.	Extension de l'espace à la cour, au jardin, à l'école maternelle. Rivalités et différence de force, de sexe, de créativité. Faire « comme si » l'on était...
7-11 ans	Capacité à travailler en groupe. Espace de jeu à plusieurs pouvant occuper le groupe de façon durable - Lieu d'entre-Soi(s). Défis techniques (matériaux, solidité, étanchéité). Transmission de savoir-faire, bricolage, aménagement, esthétique. Éloignement progressif des adultes. Objectivation de l'espace.	Découverte du quartier, du village. S'occuper, être tranquille. Se cacher, être libre de ses pensées. Faire des bêtises, se personnaliser. Processus de progression lors de la construction et moments régressifs de plaisir, bien-être, peurs, protection. Jeux sociaux imitant les adultes.
Adolescent	Socialité entre pairs (de même sexe et/ou de sexe opposés selon l'âge). Investissement des zones intermédiaires délaissées par les adultes et les plus jeunes. Repli et/ou voyage.	12/13-15 ans – ségrégation en fonction du sexe : compréhension de l'identité de genre. Camping (sauvage) entre pairs ; se relaxer, se ressourcer. Trouver des « zones de liberté », « d'expression », de tranquillité et de distance avec les autres générations.

3.3 Les fonctions des cabanes sont multiples

Construction légère, elle se transforme avec l'âge et l'éloignement de la maison. Ceux qui n'ont pas d'accès à l'espace extérieur la construisent dans leur chambre. D'autres cabanes s'installent dans le jardin encore à vue des adultes, mais aspirent à la cabane « sauvage » éloignée et même ignorée des adultes. Elles offrent l'abri, l'évasion du quotidien, un repli sur soi, un moment de rêve, une échappée de l'imaginaire. La cabane apprend l'acte de poser des limites entre intérieur et extérieur, entre haut et bas, la sécurité et l'insécurité, le permis et le transgressif, le sauvage et le cultivé. À partir de quoi quelque chose commence à être.

Arrangement, englobement : modification de l'espace en lieu

La délimitation de l'espace peut-être sommaire. Il ne s'agit pas encore d'une construction, mais d'une délimitation, d'un « entourement » dans un contact continu avec le végétal. Le contour à peine esquissé donne forme à un dedans et à un dehors. L'homme ne peut pas vivre dans l'espace infini dirait Gaston Bachelard.

Nous (petit groupe d'enfants du voisinage) faisons des labyrinthes dans les champs d'herbes hautes, en aplatissant l'herbe pour créer des couloirs. Je me souviens qu'on avait toujours pour objectif de remplir tout le champ avec nos aménagements, mais finalement quand on avait six ou sept allées, on commençait à créer des « pièces » comme dans une maison et on voulait juste « habiter » la petite parcelle que l'on avait faite nôtre. (Aline, 20 ans)

De nombreuses cabanes sont un premier arrangement de branches ramassées, plus du registre du tissage que de la construction. Les arrangements de pierres peuvent être aussi minimalistes, marquant au sol la limite des pièces, laissant le seuil vide ou indiqué d'un simple trait dans la terre.

Construction, manipulation, expérimentation : se domicilier par ses propres moyens

Le passage des branchages ramassés aux troncs élagués obtenus par l'usage de la hache, de la scie, marque les débuts de l'art de la charpenterie. Avec des parents, puis avec des pairs, la cabane est une invitation au bricolage, une aventure à construire. Cette première confrontation à l'art d'édifier n'est pas un acte ordinaire. La puissance poétique de l'habiter dont parle Heidegger s'y expérimente peut-être de manière unique, alors que le pouvoir de construire sera ensuite délégué à d'autres. La cabane se négocie avec le site, les matériaux présents, les outils disponibles. L'invention s'insinue en fonction des ressources.

Ma première cabane découle de promenades autour de la maison avec une copine. Quand on descendait par un chemin pour rejoindre la Loire, il y avait un endroit où plein d'encombrants étaient stockés, comme ça dans la nature (mais ce n'était pas une déchetterie). Une vraie mine d'or ! Alors ma copine et moi, on a aménagé notre première cabane à proximité de ce lieu avec tout à disposition. (Laura, 20 ans)

Les arrangements créatifs des éléments relevés sur chaque site sont infinis. La cabane n'est pas un projet descriptible avant sa mise en œuvre; elle est avant tout expérimentation : résine des branches coupées qui embaume et colle aux mains, essences flexibles ou cassantes, géométrie au sol et hauteur de faitage... La matière résiste, l'étanchéité du toit laisse à désirer, mais le choix des matériaux, les textures et vibrations, les odeurs, les lumières qui filtrent entre le dedans et le dehors laissent entrevoir la géopoétique d'un land art initial et des chantiers créatifs de rencontre avec le monde. La construction de l'abri suscite la découverte des matériaux utiles, leur solidité, les outils, leur maniabilité, l'organisation du groupe et la répartition des tâches. En fonction des projets, la cabane durera la journée, toutes les vacances ou plusieurs années. Des compétences « artisanales » de constructeur accompagnent la créativité groupale. Le savoir-faire ne fait pas que s'y manifester. Il s'y constitue et s'accomplit de manière parfois hasardeuse. Les expérimentations aux conséquences inégales laisseront leurs marques positives ou frustrantes, renforçant le plaisir, le goût d'entreprendre ou la crainte et la frustration.

Un espace cabane pour construire/déconstruire sa vie psychique

En investissant la cabane comme espace de jeu, l'enfant apprend qu'il a le droit d'avoir un espace à lui, d'en fixer les règles, d'y avoir sa pensée intime. Il lui faut parfois l'aide d'un père, d'un oncle, d'un grand-père pour s'éloigner de sa mère. La distinction avec les parents est majeure : cette distinction qui le constitue suppose cet espace-temps où « je » peut émerger « autre », c'est-à-dire moi-même. Nous avons tous un besoin vital d'un espace que Pluymaekers appelle « espace-cabane » et d'un temps « pour nous y réfugier ». « C'est ce lieu quel qu'en soit l'endroit concret où je peux être avec moi-même et me parler à moi-même sans danger » (Pluymaekers, 2006, p. 76). L'enfant y découvre ses capacités introspectives. Il peut y réguler ses émotions, sa vie affective. En ce sens, il expérimente un espace de pensée qui lui est propre. Son esprit est lui-même une cabane. Cet espace a ses secrets.

Ce lieu était la boîte au secret. On s'y disait tout. Il nous appartenait. C'est ici que j'ai dû apprendre le plus de chose sur l'amitié. J'y allais quand j'avais des chagrins. C'était un lieu où je me sentais en confiance où je me sentais protégé. Cette niche m'a fait grandir car elle m'a accompagné jusqu'à mon adolescence. (Frédéric, 20 ans)

L'adulte ne peut entrer dans cet espace, qu'expressément invité. Il ne peut être invité qu'en acceptant de « jouer le jeu ». Qu'un adulte franchisse le seuil sans y avoir été incité et le charme est rompu.

Les adultes ne venaient pas souvent nous déranger. Maman venait nous voir à l'heure du goûter. Elle faisait toc-toc sur la porte de la cabane, rentrait comme elle pouvait au moins le haut de son corps et nous demandait si l'on voulait goûter. (Leslie, 20 ans)

L'intrusion est à la fois une violence sociale et psychique. Le respect de cet espace marque l'acceptation de la vie psychique autonome de l'enfant. Serge Tisseron (1998) a montré l'importance du mensonge pour la structuration de l'enfant : l'enfant est convaincu que sa mère voit tout, lit ses pensées. En mentant, il prend conscience qu'elle ne remarque pas le fait qu'il ment. Le voilà existant pour lui-même, distinct.

J'avais construit au plein cœur du bois une cabane dans un petit renforcement entre trois arbres. Ma seule hantise à l'époque était que l'on découvre mon secret : l'existence de ma cabane. J'inventais toutes sortes de mensonges lorsqu'on me demandait ce que j'avais fait de mon après-midi. C'est au cours de l'option « environnement » que j'ai demandé à ma mère si elle avait un jour su ce que je partais faire toutes ces heures dans le bois. Elle m'a répondu tout naturellement que j'allais certainement dans ma cabane. J'ai alors appris qu'ils avaient toujours su et qu'ils avaient eu la « présence d'esprit » de me laisser vivre mon expérience solitaire dans ma cabane. (Émilie, 20 ans)

L'expérience de la cabane fait vivre la dimension psychique des solitudes de l'écart. La solitude est surtout appréhendée comme un sentiment négatif accompagné de perte, tristesse, douleur, absence, silence. Les solitudes défensives lorsqu'on s'éloigne pour bouder ou pleurer, peuvent s'ouvrir sur des solitudes incorporées qui permettent de vivre l'expérience de solitude comme ressource : le repli sur soi est alors un outil d'un travail de rééquilibration. La cabane peut abriter l'intimité et la rêverie dans la tension du dedans et du dehors en permettant de se retirer du monde pour le retrouver. Les enfants à tout âge manifestent le désir de pouvoir s'isoler seul ou à plusieurs.

Des jeux à l'air libre et en contact avec la nature

Certains ont fait l'expérience intime de la solitude, parfois après l'épreuve de se trouver dans un environnement déroutant dont ils ressentent l'hostilité. Hutte de branchage, caverne, grotte ou anfractuosité investie d'une fonction d'abri, ces « cabanes » ne sont pas étanches au monde. Elles permettent de découvrir la dépendance au monde. Elles témoignent de la quête d'un ailleurs

fait d'éléments, d'arbres, de rochers, de vent, d'herbes, de champignons mystérieux, d'animaux inattendus, de chaleur et de pluie laissent place à la rêverie de la nature tantôt comme un « dehors » terrifiant, tantôt comme un ressourcement primordial. L'habitation ouvre aux questionnements cruciaux quant à une écologie existentielle et invite souvent aux « robinsonnades ». On s'y sent « explorateur-ermite » et l'on « essaye de vivre dans la nature sans rien d'autre, en mangeant des fleurs ».

Ce biais purement ludique, basé sur l'envie de jouer plus que sur la curiosité vis-à-vis de la nature, a en fait été un bon moyen pour faire connaissance avec tout ce qui s'y cache, des rainettes aux mantes religieuses. Nous, on a expérimenté ce terrain de jeu avant d'apprendre que dans l'herbe, il y a des serpents et des tiques et des araignées. Tout cela n'a plus d'importance lorsqu'on a vécu de bons moments dans ce milieu. Aucun de nous ne s'est jamais fait piquer par un serpent. Une araignée, si, mais c'est peu cher payé pour les moments qu'on a passés ! Parfois on trouvait des orvets, de tous petits serpents qui s'enroulaient autour de nos doigts en faisant des « huit ». Nature à respecter ? Pas encore ! Mais on prenait conscience qu'on n'était pas les seuls à habiter dans l'herbe. (Aline, 20 ans)

Lieu d'initiation aux bruits de la nature, au froid de la nuit, aux peurs de la nature, à la solitude, à la sexualité. On peut y vivre, sans être sous le regard normatif des adultes, ses pulsions sadiques à l'égard des animaux, un sentiment de parenté intime avec un arbre, la découverte d'un élément de prédilection.

De là-haut, je sentais le vent. Il venait nous caresser le visage. Je crois que c'est mon premier souvenir avec le vent. Cet attachement à cet être végétal, ce drôle de sapin, m'a donné une mission de protection de cet arbre et des arbres en général. (Frédéric, 20 ans)

On y partage l'aventure de « se suffire à soi-même, de pouvoir subvenir à ses besoins dans la nature, de pouvoir y survivre ». On y éprouve « la sensation, l'idée d'une petite tribu qui s'adapte à la saison pour trouver ses ressources, manger des châtaignes, s'essayer à la conservation des aliments, découvrir des goûts, des saveurs ».

L'art de se nicher dans le paysage fait vivre l'exaltation et l'inconfort de cette vie qui consiste à habiter la nature, se prolongeant tantôt aux pratiques de plein air ou sur le pôle de l'habitat.

Jeux spontanés dans une aire transitionnelle marquée par les pairs, à l'écart des adultes

La cabane participe de la prise d'autonomie de l'enfant. Il y expérimente avec des pairs des jeux du « comme si » et explore les rôles des adultes. Les enfants

les plus jeunes jouent à la maman et au papa. Ils ne se contentent pas d'imiter les relations familiales qu'ils connaissent. Ils construisent plutôt un idéal type de la famille réinventant à partir des réalités individuelles contrastées une version épurée qui peut se réduire à la trilogie papa/maman/bébé et manger/dormir/jouer (Delalande, 2006).

De 6 à 10 ans, tous les étés, avec mon frère et mes voisins, nous investissions un carré de pelouse sur le côté de la maison pour faire une cabane. (...) La cabane était un mélange de tipis et d'igloo, uniquement fait pour les gens de petite taille. On ne pouvait y rentrer qu'à quatre pattes. On se servait de vieux arceaux (arc en plastique pour faire les serres) et des branches de châtaigner. On tendait des grands morceaux de tissu, des vieux draps que l'on attachait aux arceaux avec des pinces à linge. Parfois, on se donnait des rôles. On avait un métier, une famille. La balançoire située en bas du carré de pelouse c'était notre voiture. Le jardin devenait notre terrain de vie, car on se baladait dedans en s'inventant des histoires. On allait chercher les fruits en s'imaginant faire notre marché. (Leslie, 20 ans)

Lorsque l'enfant édifie son abri à proximité de l'espace de vie des adultes, il est avant tout un lieu de guet d'où il peut voir ou entendre sans être vu. La personnalité en développement se forme dans ce laboratoire d'expérimentation à la fois psychique et social.

Au printemps, les osiers destinés à la vannerie étaient coupés et repiqués en lignes parallèles dans une parcelle de terre contiguë à la maison. Ils étaient placés là, soignés dans un terrain humidifié, et formaient en quelque sorte une futaie très dense. (...) Entre les lignes de repiquages, nous nous faufiletions au cœur des osiers jusqu'à demeurer dans ce que nous nommions également des « cabanes » formées naturellement. L'espace habitable était constitué des interstices entre les rangées de brins qui formaient parois, un toit en quelque sorte était formé par les pointes des brins devenant feuillus (...) Nous devinions les gestes des adultes et leurs mouvements aux bruits qu'ils faisaient. Le grand avantage de ces moments de cabane était que nous pouvions suivre les conversations des adultes. Curieux, nous récoltions des informations, nous enregistrons des histoires que ces mêmes adultes ordinairement ne délivraient pas en notre présence. (Jean-Pierre, 60 ans)

Dans tous les cas, il s'agit de trouver ou de confectionner un cadre où l'on se sente suffisamment bien, pour un temps donné et qu'il soit le reflet le plus proche possible de son « intérieur », au point où on en est dans sa construction et ses besoins fondamentaux de contenance et de réassurance. La cabane est un espace de projection.

Projection de chacun dans un projet personnel et/ou collectif, projection des craintes des peurs, des attentes : projection grâce à l'abri construit des affects

négatifs et des pensées agressives sur un extérieur désormais délimité, permettant de maintenir l'idéal d'un intérieur épargné, hors du temps et du monde, où le bonheur pourrait régner, ferment d'une nostalgie ultérieure pour de telles situations (Huerre, 2006, p. 25).

L'apprentissage des rôles sociaux de sexe, dans la séparation, la complémentarité

Plusieurs des étapes de transitions et d'apprentissage des identités et des rôles sociaux de sexe s'y déroulent. Le séjour dans la cabane, dans les contes, comme dans les jeux, installe chacun dans son rôle et son sexe en lui disant à quelle partie du monde il appartient. Dans les récits de passage, ces contes narrent une transition : un enfant, un jeune homme ou une jeune fille part de la maison familiale.

Ce personnage fragile mais déterminé entreprend ainsi un parcours semé d'embûches, des épreuves dont il triomphera grâce à des aides magiques, généralement des vieilles femmes rencontrées au hasard d'un carrefour ou postées devant un abri de fortune, qui l'aident à progresser dans sa quête. (Bru, 2000, p. 21)

Les cabanes sont un élément essentiel du sens et la fonction du conte merveilleux (Bru, 2000). Dans le conte, il s'agit d'une construction isolée, de préférence dans la forêt ou à sa limite, marquant le passage au domaine des jeux. Elle peut être construite de toutes pièces ou déjà en place, attendant d'être investie.

Les récits recueillis soulignent également combien le passage par la cabane a une fonction d'initiation. La cabane est un lieu de séjour provisoire. Les relations entre frère et sœurs, entre voisins garçons et filles s'expérimentent dans la séparation, dans la proximité ou dans la complémentarité des sexes.

Le centre de loisir est lieu de ma plus importante cabane. Il y avait un grand sapin. Il n'avait des branches que d'un seul côté. Ses branches étaient très grosses et elles étaient courbées vers le haut, de véritables sièges naturels. Avec des amis, nous grimpons dedans et nous allions nous asseoir sur les branches du haut. Chacun avait sa place attirée en fonction de l'ordre d'arrivée du premier jour. C'était un club fermé, nous avions un code d'entrée et même une carte de membre : une association pratiquement. Nous étions entre pairs et on se sentait plus fort. Les adultes et les filles étaient interdits car tout cela devait rester entre garçons de 10 ans. (Frédéric, 20 ans)

Si, dans notre enquête, les filles comme les garçons construisent des cabanes, les cabanes isolées du regard des adultes et que l'on fréquente seul, sont plutôt

le fait des garçons. Les cabanes dans les arbres sont aussi une spécificité masculine. L'arbre suffit pour se retirer du monde et pour faire un univers. L'arbre est une des plus grandes verticales de la vie imaginaire de l'homme. Le haut, celui des branches, s'oppose au bas, celui du tronc qui s'ouvre parfois comme une grotte, enserme entre ses racines ; le niveau des jeux des garçons et celui de filles. Les rêveurs ont des préférences pour des parties de l'arbre.

Daniel Fabre (1986) a exploré la grande période de l'enfance des garçons, occupée par la conquête des airs et du monde des oiseaux. Aujourd'hui, les jeunes de vingt ans ne racontent plus de chasse aux oiseaux, ni de nids dévastés, mais la conquête des cimes des arbres reste une de leurs activités privilégiées.

Une activité ne nous a pratiquement pas quitté du primaire : l'escalade arboricole... Il s'agissait d'abord de repérer un arbre qui serait intéressant à escalader ou qui pourrait offrir un bon perchoir, une bonne cachette et un bon observatoire. Cette recherche d'un endroit où l'on pourrait se retrouver ensemble en hauteur (avec deux amis) était importante. Cet arbre peut en ce sens s'apparenter à une cabane secrète. Cela nous rapprochait encore davantage. C'était notre lieu et notre secret commun, notre endroit à nous où personne ou presque ne pouvait venir nous chercher. C'était également une façon de se retrouver, de se sentir à l'écart, de sortir du groupe. On peut voir là la recherche d'un refuge, d'un lieu de recueillement, de partage de valeurs communes, d'une vision des choses, de la vie, de la nature proche.

Les garçons comme quelques filles de 20 ans – qui se font parfois traiter de garçon manqué – continuent de « se retirer du monde le temps d'investir une nature rêvée et de briser ou mettre à distance, le temps d'un ensauvagement nécessaire et rituel, les liens avec l'univers familial » (Bru, 2000, p. 23). L'évolution des rapports de sexe fait que la partition actuelle des rôles est moins nettement marquée. Les différences de récits entre les générations le confirment.

À l'adolescence, les endroits favoris sont ceux qui possèdent des « qualités ressourçantes », c'est-à-dire ceux qui offrent la possibilité de se relaxer et se détendre, qui favorisent l'expérience esthétique, la maîtrise ainsi que la liberté d'expression et qui permettent de fuir la pression sociale (Nordström, 2010, p. 24).

3.4 La cabane comme espace éducatif

S'encabaner : une pratique d'habiter-être

Le « cabanisme » est un phénomène anthropologique majeur. Au cours de son développement l'enfant recherche des lieux spéciaux pour « se » construire. La cabane comme habitat qu'elle soit de l'ordre de la coquille, de la hutte ou du nid, de l'archétype de l'île, de l'oasis ou de la grotte renvoie toujours à quelque récit fondateur qui se rejoue à travers elle.

Elle se situe d'abord dans l'espace des parents, dans l'habitat choisi et aménagé par eux dans les limites autorisées par leur statut social. Les us, coutumes et règles qui y prévalent font de la maison un terrain d'éducation. L'enfant se détache progressivement du portage de l'habitat assuré par les parents. Il prend sa place, y laisse des traces. Et il nourrit cet habiter si l'on lui en laisse le loisir, si les parents ne stérilisent pas l'espace laissant peu de « jeu », dans tous les sens du terme et s'il n'est pas affecté par leur état psychique, (Le Run, 2006, p. 34). Dans l'expérience de la cabane, l'enfant construit son intériorité et par conséquent son rapport à l'autre.

À l'extérieur de la maison, la relation à la « cabane » s'exprime dans la jouissance vécue du rapport avec la nature, dans un rapport physique sur un fonds corporel exigeant lorsque l'accès se donne dans la marche, le transport de matériaux, la construction. Une cabane, ça se respire, ça se touche, ça se fantasme, comme un lieu d'accueil possible qui fait rêver, penser, se perdre. Il fait bon être dedans, y trouver un abri où l'on est protégé, y compris de « la nature » déchaînée ou de soi-même. C'est cette pratique, comme « faire », comme « art de faire », qui permet « l'habiter-être » et la construction de soi, du « soi » à travers cette expérience. La cabane apparaît alors comme une co-émergence sujet-objet.

La possibilité d'habiter au sens plein réside dans l'existence d'une intériorité, d'une intimité, d'un chez-soi où pouvoir s'isoler. Certains enfants n'accèdent pas à cette sortie de la carapace et recherchent l'immuabilité. D'autres semblent être partout et nulle part sans pouvoir se poser. La possibilité « d'habiter » est cette capacité de se recueillir et d'accueillir qui se constitue à partir de l'intimité projetée, ici dans la cabane. La cabane – comme la maison – est une enceinte protectrice contre les turbulences pulsionnelles. Elle agit comme une peau psychique, comme contenant, comme espace que l'on s'approprie tout en se détachant du reste. On s'y installe en assumant la responsabilité de créer. Certaines cabanes subsistent comme vestiges, après la mue, en tant que souvenir.

L'habitat « bric-brac » est un puissant support d'aventures ludiques et de créativité infinies. Winnicott (1975, p. 110) signale que « c'est en jouant et seulement en jouant que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité toute entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi ». L'expérience est celle d'un état qui ne se donne pas de but. Winnicott (*ibid.*, p. 111) parle à ce propos « d'une sorte de crédit ouvert à une personnalité non intégrée ». Cet espace potentiel peut fonctionner comme une aire transitionnelle qui remplit une fonction de passage entre l'attachement à la mère et d'autres objets de l'environnement.

Une certaine angoisse peut se manifester dans cette zone frontière, de limite, de symbiose-séparation, condition pour le sujet de naître au symbolique.

Cette expérience n'est pas « hors sol » ni « extra-terrestre ». Les objets sont réels au sens où ils font partie de la réalité partagée et ne sont pas simplement un faisceau de projections. Les enfants y découvrent les prémices de savoirs naturalistes en observant la morphologie et le comportement des espèces. Ils y développent une maturité affective avec l'environnement non-humain, maturité que Searles (1986) définit comme une capacité d'éprouver un sentiment de parenté avec le monde non-humain (la terre, l'arbre, les animaux, les éléments...) et le maintien de la conscience de son individualité en tant qu'être humain.

La construction de la cabane est une expérience de défis matériels, de résistance avec laquelle il faut travailler, des capacités de nos corps de façonner des objets matériels qui permettent un large champ d'actions créatrices.

Psychodynamique matérielle de la cabane

C'est en effet par l'action effective entreprise, en fonction de ses caractéristiques propres, que le sujet « spécifie », fait « émerger » ou encore « rend présent » son environnement. Il est enrichissant d'appréhender le rapport à l'environnement comme une co-dépendance plutôt que comme un rapport objectif et désincarné fait de « représentations ». Dans cette perspective, c'est le sujet qui donne sens et valeur à des éléments de l'environnement qui n'en ont pas a priori.

La fonction de la cabane est donc avant tout une « pratique » psychodynamique d'une grande richesse. Cet abri nous suggère la possession du monde, mais nous fait découvrir les limites de notre omnipotence. Il nous fait vivre la dialectique du refuge et de l'effroi : on veut être protégé, mais on ne veut pas être enfermé. Si précaire soit-il, il donne tous les rêves de sécurité. Les « rêveries du repos » donnent un sentiment d'asile, de paix, de solitude, et voisinent avec les rêveries de la volonté. L'être humain y sait à la fois les valeurs du dehors et du dedans (Bachelard, 1948, p. 186). Cette expérience est faite d'ambivalence : affirmation de soi/négation de soi, fuir l'autorité des adultes/expérimenter les rôles des adultes, dépendance/indépendance, convivialité/solitude. La cabane n'est pas principalement de l'ordre du visible, elle est de l'ordre de l'expérience : celle de se construire soi-même en la construisant et de s'en dégager. Montrant la dynamique des images matérielles des substances terrestres, Gaston Bachelard décrit également une « imagination activiste », une volonté qui rêve, un homme éveillé par la dureté matérielle, par l'activité d'opposition qui pressent, prévoit la résistance de la

matière. Les matières terrestres excitent en nous la volonté de les travailler. La psychologie du contre liée à l'hostilité de la matière contraste avec les images du repos et la psychologie du « dans », de l'intimité de la matière.

Des lieux spéciaux à respecter

Ces fonctions plurielles de l'habiter dans une cabane sont constitutives de nous-mêmes autant qu'elles nous apprennent notre rapport à l'autre sexe et aux rôles sociaux adultes. Notre définition initiale de la cabane peut donc s'enrichir de l'idée qu'elle est le support et le symbole d'une prise d'autonomie progressive et de construction identitaire grâce au jeu, à l'imaginaire matériel et social partagé avec des pairs.

Les biographies environnementales qui cherchent à comprendre comment les cadres de notre passé affectent nos préférences environnementales actuelles, font apparaître deux thèmes majeurs : les expériences dans des environnements extérieurs et le besoin de lieux où se cacher (Cooper Marcus, 2006; Bachelart, 2009).

Le fait est que le temps passé en plein air avait et a encore dans nos mémoires une qualité primordiale et sacrée bien au-delà de son temps effectif. Les enfants utilisent l'extérieur comme lieu d'exploration pour découvrir les merveilles de la vie animale et végétale, pour se tester face à des dangers inconnus (Cooper Marcus, 2006, p. 345).

L'importance des « lieux spéciaux de l'enfance » devraient être rappelés aux éducateurs, aux élus, aux aménageurs, aux paysagistes : ce qui assure l'efficacité fonctionnelle de la ville n'assure pas nécessairement l'équilibre socio-affectif des enfants. Ceux-ci ont besoin des interstices de lieux permettant l'appropriation, des parcs et endroits abandonnés permettant des jeux en terrain « sauvage ». Dans l'architectonique des lieux, les enfants sont généralement oubliés ainsi que leur droit de disposer à proximité d'une diversité d'expériences. Avant d'apprendre à être, l'enfant a besoin d'apprendre à être-là. L'ancrage conçu comme l'attachement à un lieu est un point de référence à partir duquel des explorations extérieures se font, sur lesquelles la mobilité vient prendre forme. Les lieux doivent laisser l'imaginaire et l'initiative ouverts. L'enfant n'est guère reconnaissant que l'on lui offre une cabane toute faite.

4. Des cabanes tout au long de la vie ?

Qu'en est-il à l'âge adulte ? Appartement, maison, logis, chez soi, crèche, pénates, piaule, nid, niche repère baraque... l'abri serait un invariant anthropologique (Paquot *et al.*, 2007). L'adulte poursuit son expérience de

l'habiter à partir de « l'expérience originaire que chacun fait de la spatialité en tant qu'il est un ego incarné, qu'il est relation entre le corps propre et la terre-sol » (Villela-Petit, 2007). A-t-il encore besoin de cabane ?

4.1 Un territoire secret : une exigence existentielle vitale

Ce sont parfois les « sans abris » qui nous informent le plus de l'aspect crucial de pouvoir s'appropriier un lieu comme sien. Ceci vaut pour toutes les étapes de la vie. Les moments importants se jouaient dans la vie familiale. Actuellement, la vie sociale s'organise de plus en plus en lien avec les institutions, leurs dispositifs temporels (horaire) et spatiaux (implantation) et la conjugaison de ces dispositifs selon leur disponibilité. Maternité, crèche, école, entreprise, hôpital, maison de retraite, funérarium. Entrer, sortir, naître, grandir, s'installer, se réfugier, fuir, mourir, etc. Comme le souligne Pluymaekers, ces verbes disent l'espace et renvoient à nos liens affectifs. Comment les institutions prennent-elles en considération ce besoin de territoires secrets ? Comment exister sans territoires propres, sans constituer un chez soi, une intimité ? Il faut peu de choses pour « faire une cabane », mais cette exigence existentielle est vitale. Les destins tragiques nous ont appris l'importance de pouvoir « construire sa cabane et s'y réfugier » pour se savoir existant au-delà et en-deçà de son désespoir (Pluymaekers, 2006, p. 76). Les institutions d'hébergement, trop souvent, dit-il, ne prennent pas en compte le sens et le poids de ce que représente pour l'enfant, l'adolescent et l'adulte institutionnalisé, la chambre, l'armoire, le lit pour se constituer un « chez soi ». « Quand on n'a plus que son lit comme cabane, il devrait être inviolable » pour garder encore un peu de son intégrité, de sa dignité (Pluymaekers, 2006, p. 79).

4.2 Cabanes suspendues, cabanes perchées : palimpseste de lieux sauvage

« Ne chassez pas l'homme trop tôt de la cabane où s'est écoulée son enfance » recommande le poète Friedrich Hölderlin. L'adulte, par nostalgie de son enfance, ressuscite-t-il l'image mythique de la cabane ? Nous vivons dans un cadre de plus en plus citadin, dans des villes où la nature est encadrée, contenue dans des espaces réduits. Les adultes gardent en eux des souvenirs d'une vie rurale connue dans l'enfance ou pendant des vacances. Ils vivent dans des habitats à haute densité humaine, dans un environnement minéral, à un rythme stressant et rêvent parfois de bâtir des maisons dans les arbres, de se loger – le temps des vacances – dans des cabanes de plein air dans une nature bien souvent idéalisée. Les cabanes perchées dans les arbres deviennent un concept en vogue revisitée par les designers au confluent de courant actuel : prise de conscience écologique, volonté de vivre en harmonie avec la nature, besoin de retrouver des racines, envie de revivre ses rêves d'enfants.

Les propositions touristiques de cabanes perchées donnent des garanties « écologiques » affirmées. L'offre est émergente en Touraine. Elle paraît en phase avec les attentes urbaines de retrait, de simplicité, de nature. Si l'on offre un séjour en cabane perchée à de jeunes mariés comme cadeau de nuit de noce, si les séjours en famille s'y développent est encore trop tôt pour mesurer l'impact de cette nouvelle proposition touristique, d'y découvrir les pratiques sociales et les productions imaginaires.

4.3 Loges de vignes : des petits monuments paysagers

Les « loges de vignes » sont de petites maisons dans les champs (Sigrist, 2008; Hubert-Pellier, 1997). Elles sont construites sur des parcelles éloignées de l'habitation principale pour permettre l'abri, le repos. Dans le Val de Loire, les plus anciennes datent du XVI^e siècle, mais la plupart ont été construites au XIX^e siècle, lorsque la viticulture s'est transformée après le phylloxera : conduite au fil de fer, plantation alignées permettant le labour à charrue attelée, traitement des maladies. La cabane permet alors de stocker, les piquets, le fil de fer, les harnais. Elle abritait les hommes pour la sieste, le repas, les moments d'orage. Elles ont été progressivement abandonnées au profit de la voiture qui permettait de rentrer chez soi au cours de la journée de travail et aujourd'hui elles sont remplacées par un « utilitaire ». Délaissées, elles ont un temps été investies comme refuge par des « utilisateurs clandestins », vagabonds et marginaux.

Vouées pour la plupart à la destruction, elles ont été identifiées comme digne témoin d'un passé dont pourrait se prévaloir le territoire. Elles sont réinvesties récemment par des associations, par les institutions patrimoniales qui soutiennent leur restauration. Elles deviennent un petit patrimoine paysager sans plus d'autre fonction perceptible que de rester le refuge des amoureux et la fierté de leur propriétaire.

4.4 Cabanes de jardin, abris de loisirs : inventions « d'anarchitectes »

L'abri de jardin forme avec son jardin un ensemble incontournable aux appellations variées : *tonnelle*, *gloriette*, *cabane*, *petit pavillon de verdure*. La cabane trouve sa place au fond, à côté de l'espace réservé au repos et aux jeux des enfants. Le jardin dans une visée productive pour les siens est traditionnellement un espace domestique masculin. S'impose aujourd'hui le jardin plaisir, né d'une volonté de retour à la nature, de la satisfaction matérielle et morale de produire et de récolter ses légumes et ses fleurs (Bouquin, dans Cabedoce et Pierson, 1996, p. 170).

La cabane peut être à la fois création du jardinier, remise à outil, domaine de la famille. Au début du siècle, ces constructions de petite dimension s'édifient

avec des matériaux de récupération sur des terrains obtenus généralement en location précaire. Originaux, parfois haut en couleur, stupéfiants, ces abris sont souvent émouvants. C'est encore le cas en zone rurale alors qu'en ville, le secteur informel de la construction jardinière tend à être réglementé pour contrer l'impression de la bidonville, de pollution visuelle. Le potager du « besoin », tapi dans le paysage est en passe de disparaître.

Nous rencontrons cependant encore des versions de la cabane dans lesquelles se reconnaît une poésie, un imaginaire, un art d'édifier qui renvoie à une perception fine de la composition avec les matériaux, les rebuts (baignoires, vieilles pompes, bidons), dans un arrangement souvent personnel des couleurs, des formes, de la végétation. L'originalité des cabanes, leur « aspect débraillé », leurs matériaux de récupération deviennent emblématiques d'un déni des normes esthétiques et sociales.

L'abri de loisir s'inscrit dans le même esprit que l'abri de jardin. Il se définit moins par la durée (très variable) qui lui est accordée que par les intentions de ses créateurs.

Cette construction se caractérise, d'une part par l'absence d'impératifs de solidité (d'où le choix de matériaux de récupération ou périssables) et des techniques de construction révélatrices de diverses formes de bricolage ; d'autre part, cette construction s'oppose au provisoire en ce sens qu'elle n'est pas un pis aller en attendant autre chose, mais une architecture existant pour elle-même, le temps que quelque chose se produise. L'abri de loisir apparaît alors comme fondamentalement lié au jeu, à la fête et à des pratiques de retrait social. (Raveneau et Sirost, 2006, p.15-16)

4.5 Toues cabanées : archéologie expérimentale, réinvention de tribus de marinières

Les toues sont des gabarres, bateaux construits en bois chevillés à clins (dont les planches se chevauchent comme des tuiles). La cabane était une sorte de chambre de bois ménagée à l'arrière des bateaux de marinières et qui leur sert d'habitation pendant la descente. Sur les bateaux plus petits, les fûtreaux, les pêcheurs établissaient leur cabane sous la forme de leur voile repliée sous la coue du bateau. Archéologues, charpentiers de marine, amoureux de la navigation de rivière et de la Loire ont amorcé à la fin des années quatre-vingt, la reconstruction de ces bateaux traditionnels à partir de fouilles ou d'étude des bois de réemploi dans les habitations et une approche est basée sur « l'archéologie expérimentale ». Des tribus viriles rassemblées par la construction et par la navigation partagent leur « cabane flottante » s'arrêtant pour des fêtes rustiques, hautes en couleur. Les « fêtes de la batellerie » se succèdent tout au long du fleuve offrant au visiteur charmé un divertissement spectaculaire. Ces

fêtes sont favorables à un « tourisme vert » promu par les élus dans une logique de « développement durable », par exemple la préface de l'ouvrage « Des hommes et des bateaux sur la Loire » de Bourgeois et Pasquier (2008) rédigée par la Présidente du Conseil Général d'Indre et Loire. Depuis que la Loire est inscrite au « Patrimoine mondial de l'Unesco », la batellerie réinvestie est devenue une activité de « batellerie patrimoniale ». Elle fonctionne l'été, à contre saison des pratiques d'antan qui s'exerçaient lorsque le niveau d'eau était le plus élevé. Les moteurs « japonais » ont remplacé la remonte à la voie carrée ou le halage. Qu'importe !

L'offre touristique et « éducative » s'est emparée de l'engouement nouveau pour retrouver l'alliance avec le fleuve en milieu rural comme urbain en proposant la découverte de la pêche traditionnelle, des affûts animaliers, des parcours de découverte des rives et des îles.

4.6 Hutte de chasse au gibier d'eau

Dans nos régions, la chasse au gibier d'eau est une chasse aux « appelants ». Des canes colvert sont « tendues » c'est-à-dire attachées sur un cadre flottant et servent de « d'appelant » pour amener les « sauvages » à se poser en confiance. Les huttes de chasse sont des bateaux camouflés accostés sur des îles. Elles servent de cache pour les « sauvaginaires ».

Le « malonnage » est un autre mode de chasse de gibier d'eau pratiquée dans le Véron, zone comprise entre la Vienne et la Loire à leur confluence. C'est une chasse à l'affut qui se pratique dans les prairies humides dans les périodes de crue. La hutte est une sorte de tissage de branchage. La structure est faite de deux poteaux de bois et inclut parfois un arbre. Elle est refaite régulièrement et s'intègre dans le paysage⁵. Le chasseur entre avec sa barque dans la hutte de branchage qui le dissimule. Les huttes de marais sont entretenues en attente d'une crue inondant les prairies humides. Cela ne s'est pas produit depuis cinq ans. On recense une trentaine de propriétaires au sein de l'association des « malonneurs ». La chasse est masculine et se pratique à plusieurs. Chacune de ses pratiques s'inscrit dans une histoire, une relation à la nature, des valeurs spatiales dont on trouve la synthèse dans le tableau 2.

5. Pratiques des lieux et manières d'habiter en évolution

Une culture contrastée selon l'âge et le sexe, selon les générations

Les enfants sont à la fois des héritiers des cabanes faites avec leurs parents et les façonniers de nouvelles pratiques inscrites dans la culture de leur génération. Les récits des sexagénaires souvent insérés dans une société rurale, agricole et artisanale mettent en évidence la grande liberté laissée aux enfants

Tableau 2 : Synthèse des pratiques de cabane

	Valeurs spatiales	Socialisation	Relation homme /nature
Cabane d'enfant	Singularité universalité, lieux spéciaux Microcosme (Bas/haut, proche/lointain, chemin, dedans dehors)	Passage – rites initiation Jeux Socialisation de genre et apprentissage des rôles sociaux adultes	Relation homme /nature Relation au sauvage Forêt Pont entre « moi », imaginaire et magnitude du monde
Cabanes perchées	Lieu (ailleurs), en l'air, milieu	Cabanes d'enfance Désirs urbains de nature (ré)inventée Propositions commerciales	Naturalisme néo archaïsme Ensauvagement ponctuel et réactif au stress de la vie urbaine
Abris de jardin, de loisir	De la singularité à l'uniformité Lieu (« Ici » ou « Ailleurs » familial)	Privacité Marginalité Contrôle social /socialité renouvelée	Lieu d'apprentissage moral, social, écologique
Loge de vigne	Particularisme, localisme, immobilité, ruralité Milieu	Lieu de travail = casse-croûte, sieste (jusqu'aux années 60/70) Hiérarchie sociale de la construction	Protection contre intempéries Relation homme-cheval remplacée par véhiculé
Toues cabanées	Circulation, Particularisme. Localisme. Milieu.	Mariniers jusqu'en 1870. Outil de travail de pêcheurs. Socialité essentiellement masculine.	Étroite symbiose avec l'écosystème de la rivière au fil des saisons et des variations hydrométriques. Échappatoires saisonnière ou ponctuelle vers la rivière, îles, grèves, duits, boires, paysages.
Cabane (hutte) de chasse	Installation fixe ou flottante, dissimulée, intégrée au paysage.	« Sauvagniers », « malonneurs » transmission père/fils. Socialités masculines.	Conflits sur l'éjointage des appelants. Étroite dépendance avec le régime du fleuve.

pour jouer dans la rue ou dans les entours du village. Cette liberté était contrastée des impératifs horaires stricts : « à sept heure, il fallait être rentré » et un contrôle social de tous les adultes sur les enfants : « si tu avais fait une bêtise, quand tu rentrais le soir, tes parents étaient déjà au courant ».

Les jeunes d'une vingtaine d'année sont encore très nombreux à avoir eu de belles expériences de cabanes, autour de leurs maisons, pendant les vacances, en centre de loisirs, dans de rares cours d'école encore non bitumées. Cette pratique est sexuée et cette sexuation est un phénomène constant à travers les générations même si les rapports sociaux de genre dans les jeux de socialisation sont moins clivés. Chez l'adulte, cette pratique des cabanes, abris de chasse, abris de loisirs se retrouve de manière très marginale essentiellement comme une forme d'échappatoire masculin.

Les générations plus jeunes sont marquées par la redéfinition des âges et des lieux de la vie et une pré-maturation adolescente qui s'investit dans une culture de la « chambre » plus que de la rue. Les enfants/ados d'aujourd'hui sont aux prises avec une économie médiatico-publicitaire qui standardise jusqu'à la cabane. En plastique, aux couleurs vives, elle n'offre plus de défi de construction, ni d'expérience matérielle riche. Auraient-ils d'ailleurs le temps pour faire des cabanes ? Les cultures de l'enfance actuelles laissent moins d'espace-temps pour cette expérience. Les enfants sont largement pris en charge à l'extérieur de l'espace domestique dans le cadre de multiples institutions qui occupent et régulent leur temps, en centre de loisir, activités sportives, ateliers éducatifs, dans des loisirs encadrés, obligatoires, contrôlés par les adultes. « Ces occupations ne leur laissent pas le temps de chercher à découvrir leurs limites, ni l'espace pour connaître le goût de la liberté » (Sarmiento, 2006, p. 312). Est-ce à dire que la pratique de la cabane est périmée ? L'opération « cabane » à l'Éducation nationale en 2001-2002 laisserait à penser qu'elle reste un ferment imaginaire. Pourtant, cet optimisme n'est pas largement partagé. Avec l'urbanisation et la peur du risque pour les enfants, s'est créé un mouvement « d'intériorisation » qui les font passer de la rue à la « culture de la chambre », articulée à la culture des médias technologiques.

Les pré-adolescents ont la possibilité de construire de nouveaux loisirs technologiques et médiatiques qui échappent en partie au groupe de pairs et aux adultes. L'inquiétude d'une altération des relations de l'homme non seulement avec lui-même et avec ses semblables, mais aussi avec son environnement matériel n'est pas récente. Certains auteurs dénoncent les nouveaux espaces psychotechnologiques qui court-circuitent l'appareil psychique comme système transgénérationnel et déplorent que les industries de programme captent l'attention des jeunes (Stiegler, 2008). D'autres y voient un nouvel axe de construction identitaire, de nouveaux jardins secrets, de nouveaux espaces d'apprentissages (Flichy, 2010). Comment se transforme la matérialité de nos expériences corporelles dans les usages plus virtuels qui sont proposés aux enfants ? Qu'est-ce qui constitue l'espace potentiel psychique de contenance et d'enveloppement que permettait la cabane ? Ces questions sont encore à explorer. Elles montrent le décalage générationnel, les désynchronisations des cycles de vie plus incertains, la dissociation des systèmes sociaux et symboliques. Les rêves de cabanes de la part des adultes à destination des enfants marquent également le désir d'une harmonie, d'un ralenti d'un rythme de vie de tous ceux qui furent les victimes de cette étrange et permanente destruction des formes de vie auxquelles ils étaient attachés.

Un écoumène touristique qui transforme la cabane en produit et en spectacle

L'attrait pour les cabanes ne ressemble pas à un mouvement de retour à l'enracinement. Ce serait là un « malentendu », comme le souligne Augustin

Berque dans la préface du livre de Radkowski (2002) lié à des « lunettes renversantes » qui nous font croire à un retournement de tendance alors que nous sommes dans un mouvement qui ne fait que pousser plus loin toujours la tendance fondamentale de la modernité au déracinement et à la mobilité. Nous sommes dans une « société à individus mobiles » qui pratiquent différents lieux. Certains lieux sont choisis investis comme référents pour l'identité. L'identité spatiale ainsi modelée peut relever d'une des multiples constructions mythiques qui peuplent l'imaginaire en acte des groupes humains. « Pour révéler le mythe, il faut une histoire, un récit, un modèle et usage qui, animant et précisant cet univers, lui donne tout son sens » (Urbain, 2002, p. 172). Notre imaginaire charrie des modèles territoriaux de référence et d'appartenance, chargés de valeurs et posés comme des évidences par ceux qui les énoncent et s'en servent, dissimulant du même coup leur élaboration et leur stabilisation.

Si l'individu contribue à définir et à changer la qualité des lieux, d'autres acteurs y contribuent également et en modifient la perception. C'est le cas des acteurs du tourisme « écouménal » qui s'emparent de la mode des cabanes perchées, du renouveau de la marine de Loire, de l'attrait paysager de la cabane de vigne. L'écoumène touristique est un regard sur l'espace qui embrasse le potentiel d'un lieu en matière de jeu, de découverte, de repos (Levy, 2008, p. 145). Pour le comprendre, il faut suivre la psychodynamique des images inversées chez l'adulte : la cabane peut être un havre de civilisation dans la vie sauvage, et peut être un havre de vie « sauvage » dans les excès de notre modernité. Elle représente une marge et elle est revendiquée comme espace d'autonomie, de liberté par les « anarchitectes » des jardins et les « acharnistes » bateliers. La pensée aménagiste et paysagiste récupère les uns. La société du spectacle récupère les autres et en valorisant ces « hommes épris de liberté », les contraint à se conformer aux « canons historiques » d'une toue « authentique » (voile carrée, piautre) et à être prêts à faire des ronds dans l'eau pour satisfaire les touristes.

Convertie en « produit », la cabane peut être détournée de ses fonctions psychiques et instrumentalisée, récupérée à des fins récréatives et commerciales. La cabane passe alors de la relation objet-sujet, utile pour construire sa vie psychique et sociale, à l'image-objet juste là pour nous divertir. Elle devient un élément de décor pour mettre en scène un mode d'existence à côté du monde. On peut ainsi prendre congé momentanément de son siècle, s'y retirer comme dans un nid dans l'entre-soi amical, conjugal, familial, sans que la profondeur anthropologique de l'expérience soit nécessairement accessible. A l'extrême, la cabane n'est plus qu'une enveloppe vide offerte au regard. La cabane de vigne reconstruite aux carrefours routiers est une façon de paysager l'entrée de ville. Mais, comme le dit Sansot (1995,

p. 261), à force de paysager l'univers à l'extrême, on risque de « l'exténuer », c'est-à-dire de le rendre mince.

La pratique de la cabane interroge-t-elle nos modes d'habiter, nos régimes d'habiter ?

La qualité des lieux, les rapports au lieu n'existent pas en soi, de façon indépendante, mais toujours reliée à la question des pratiques, de la présence, des manières de faire, associées aux représentations, valeurs, symboles, imaginaires à la fois topique, écologique, cosmologique d'une société. La pratique d'un lieu peut être multiple selon la pluralité des individus, le sens qu'ils leur attribuent et le projet qu'ils s'en donnent. Les « habitants temporaires » investissent le lieu « en tant que » : un seul lieu peut porter une variété de « en tant que », touriste, excursionniste, homme d'affaire en déplacement, cycliste, etc.

Stock (2004) propose de différencier trois niveaux dans l'habiter : les « pratiques de lieux » (signification des lieux familiers, identificatoire et intentionnalité) ; les « modes d'habiter » (manière dont un individu habite un ensemble de lieux, met en réseau les lieux) ; le « régime d'habiter » (mode dominant d'être en relation avec les lieux dans une société donnée, valeurs assignées à la mobilité et aux lieux, technologies de l'habitat, images et discours de l'espace, rapports à la nature).

Si la « chronique cabaniste » permet la compréhension de pratiques, de percevoir le déploiement d'un faire, un « art de faire » à la fois matériel et psychique à différents âges, elle ne suffit pas pour comprendre comment les individus pratiquent une multiplicité de lieux avec lesquels ils construisent une relation signifiante. Les cabanes perchées conçues pour les touristes vont-elles devenir une pratique ordinaire, occasionnelle, rituelle ? Que se passe-t-il dans ce lieu « autre » ? Comment cet « emplacement » va-t-il constituer un milieu existentiel ? Le « mode d'habiter » de l'individu dans l'ensemble des lieux qu'il pratique en sera-t-il changé ? L'enquête est donc à poursuivre pour identifier comment les moments passés dans les « cabanes » enrichissent le quotidien, le hors quotidien ? Comment influent-ils sur les « modes d'habiter » d'un individu inscrit dans un ensemble de lieux qu'il pratique ? Signifient-ils un rapport changeant à la nature ? Ces lieux peuvent constituer une expérience où l'on change radicalement d'habiter sans changer pour autant son « mode d'habiter ». Elles se pratiquent alors sur un mode compensatoire sans questionner le « régime d'habiter » en usage dans notre société.

Les pratiques que nous avons approchées ne s'inscrivent pas prioritairement comme forme de résidence secondaire mais comme alternative quelquefois

quotidienne, plus souvent saisonnière, en marge de la résidence dite principale. Comme si les gens avaient une habitation fonctionnelle et une cabane essentielle/existentielle complémentaire. Le désir d'isolement, de privacité de l'espace, de solitude, de vie extramondaine s'accompagne de moments de forte convivialité où la cuisine à ciel ouvert et la salle à manger en plein air sont largement ouvertes aux amis et connaissances. Ces modes d'habiter précaire, de soustraction momentanée à la vie sociale pour mieux y revenir, de relation avec le « dehors » sauvage ou aménagé s'inscrivent de manière singulière dans des processus de subjectivation, de socialisation et d'écologisation que la socio-anthropologie de l'espace habité ne cesse d'explorer.

Vers quel régime d'habiter ?

L'approche par la cabane insère, dans les pratiques et les significations de l'habiter, des lieux modestes voire cachés qui sont mobilisés en acte, en situation. Ces « pratiques » à la marge peuvent signifier des aspirations nouvelles. On y repère des tendances à un habitat modeste, à une revalorisation du quotidien et de l'extraordinaire ordinaire d'être dans ces espaces intermédiaires, simplement disponible pour se retrouver soi, être en plein air, dans la « nature » à vivre du banal, avec les autres, dans la convivialité. Nouveau mythe de « cyborgois » ? Celui que Berque décrit comme un être mécanisé qui essaye d'échapper au milieu humain, cherche à se sentir en prise « directe » avec « l'essence » de la nature sans l'intermédiaire du travail, dans une nature-campagne sans site, dans un milieu-non lieu, acosmique (Berque, 2010).

« Ici on vit » : cette pancarte sur une cabane de jardin donne au contraire, de manière condensée, le sens intense de la cabane. Elle signifie dans un sens intensif, tendu dans : « ici on pourrait vivre puisqu'on y vit ! ». Forme d'accordance au monde qui pourrait être le creuset de formes de demain si tant est que l'on ne sombre pas dans un néopuritanisme environnemental pour moraliser ces pratiques comme forme d'habitat « écologique » fait de renoncement à des « besoins » jugés superficiels. Il ne s'agirait pas ici de morale de la pénitence mais de la jouissance. ❀

Notes

- ¹ Opération conduite par le ministère de l'Éducation nationale, le ministère de la Culture, l'Institut français d'architecture, qui avait pour objectif de familiariser les enfants à l'univers de l'architecture (voir les sites <http://cabanes.ressources/org>; www.sitewan.org)
- ² On pourrait également envisager des pièces à manipuler : Piaget et *al.* (1969) en utilisent pour appréhender les tâches de modélisation de l'espace chez l'enfant.
- ³ Avec les photographies de J.-P. Lécureuil, compagnon des vagabondages géopoétiques et plusieurs contributeurs : D. Cottreau, Y. Bruxelle, A. Muso, H. Prévost, B. Briand, G. et C. De Laage, C. Careil.

- ⁴ M. et G. Basnier sur leur abri de loisir. *Les histoires de cabane*. J.-P. Lécureuil, D. Beaudoin, G. Goblet, A. Muso, C. Careil ; le Président des chasseurs de gibiers d'eau ; le président des malonneurs.
- ⁵ Cette pratique de chasse a fait l'objet d'une exposition temporaire : « La chasse de la préhistoire à nos jours », à l'Écomusée du Véron, février à mai 2010.

Note biographique

Dominique Bachelart est Maître de conférences en sciences de l'éducation à l'Université de Tours. Elle enseigne à l'IUT de Tours – Département Carrières sociales. Elle est chargée du programme de la licence professionnelle « Médiation scientifique et éducation à l'environnement ».

Références

- Bachelart, D. (2009). Autobiographie environnementale, explicitation et exploration de l'expérience écoformatrice. In Guillaumin, C., *Pratiques réflexives en formation ingéniosité et ingénieries émergentes* (p. 25-145). Paris : l'Harmattan.
- Bachelard, G. (1947), *La terre et les rêveries de la volonté : essai sur l'imaginaire des forces*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité*. Paris : José Corti.
- Balestra R., Charles, C. et Roux, R. (2006). Festival Arts Plastiques Enfants (Fape). *Abris, cabanes et autres refuges*. Nice : Inspection Académique de Nice. Consulté le 23 avril 2012 sur <http://www.ac-nice.fr/ia06/eac/eacgup/index.php>
- Berque, A. (2010). *Histoire de l'habitat idéal, de l'orient vers l'occident*. Paris : Le Félin.
- Berryman, T. (2003). L'éco-ontogénèse : les relations à l'environnement dans le développement humain. D'autres rapports au monde pour d'autres développements. *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, 4, 207-229.
- Bourgeois, J. et Pasquier, H. (2008). *Des hommes et des bateaux sur la Loire*. Savonnières : Bourgeois-Pasquier.
- Bru, J. (2000). Une fille dans la cabane ou l'entre deux maisons. In Brun, B., Dufour, A.-H., Picon, B. et Ribéreau-Guyon, M.-D. (dir.), *Cabanes, cabanons et campements, formes sociales et rapport à la nature en habitat temporaire*. Travaux de la Société d'Écologie humaine.
- Cabedoce, B. et Pierson, P. (dir.), (1996). *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers, 1896-1996, La Ligue Française du Coin de Terre et du Foyer*. Grane : Créaphis.
- Cooper Marcus, C. (2006). *Habitat et nature, du pragmatique au spirituel*. Paris : In Folio.
- Delalande, J. (2006). Le concept heuristique de culture enfantine. In Sirota, R. (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance* (p. 267-273). Rennes : PUR.
- Fabre, D. (1986). La vie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissages. *L'Homme*, 26(99), 7-40.
- Flichy, P. (2010). *Le sacre de l'amateur, sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*. Paris : Seuil.
- Hubert-Pellier, M. (1997). Les abris de vigne en Touraine. *Bulletin de la société Archéologique de Touraine*, 45, 247-256.
- Huerre, P. (2006). L'enfant et les cabanes. *Enfances & Psy*, 4(33), 20-26.
- Le Run, J.-L. (2006). L'enfant et l'espace de la maison. *Enfances & Psy*, 4(33), 27-36.
- Lévy, J. (dir.), (2008). *L'invention du monde, une géographie de la mondialisation*. Paris : Les Presses de Sciences Po.

- Nordström, M. (2010). L'utilité des cours d'école dans la construction de l'identité de genre : observations des activités pratiquées par les filles et les garçons âgés de 12 ans pendant la récréation. In Danic, I., David, O. et Depeau, S. (dir.), *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien*. Rennes : PUR.
- Pagezy, H., Carrière, S. et Sabinot, C. (2010). *Natures du monde, dessins d'enfants*. Paris : CTHS.
- Paquot, T., Lussault, M. et Younès, C. (dir.) (2007). *Habiter le propre de l'humain*. Paris : La découverte.
- Pluymaekers, J. (2006). L'institution : quand on n'a plus que son lit comme cabane ! *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseau*, 37, 73-83.
- Radkowski, G. H. de, (2002). *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*. Paris : Puf.
- Raffan, J. (2002). *La nature nourricière : une étude du potentiel d'apprentissage dans les cours d'école*. Consulté le 15 mai 2012 sur <http://www.evergreen.ca/docs/res/La-nature-nourriciere.pdf>
- Raveneau, G. et Sirost, O. (2011). Introduction. De l'émergence des abris de loisirs aux formes contemporaines. In Raveneau, G. et Sirost, O., *Anthropologie des abris de loisirs* (p. 8-23). Paris : Presses Universitaires de Paris 10.
- Sansot, P. (1995). *Jardins publics*. Paris : Payot.
- Sarmento, M. J. (2006). Les cultures de l'enfance au carrefour de la seconde modernité. In Sirota, R., (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance* (p. 307-316). Rennes : PUR.
- Searles, H. ([1960] 1986). *L'environnement non humain* (trad. de l'anglais par D. Blanchard). Paris : Gallimard.
- Sigrist, M., (2008). *Loges de vigne en Val de Loire*. La crèche : Geste éditions.
- Sirost, O. (dir.), (2009). *La vie au grand air, Aventures du corps et évasions vers la nature*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Sobel, D. (1993). *Children's Special Places : Exploring the Role of Forts, Dens and Bush Houses in Middle Childhood*. Tucson, AZ : Zephyr Press.
- Stiegler, B. (2008). *Prendre soin de la jeunesse et des générations*. Paris : Flammarion.
- Stock, M. (2004). L'habiter comme pratique des lieux géographiques. *EspacesTemps.net*, Textuel 18.12.2004, <http://www.espacestemp.net/document1138.html>
- Tiberghien, G.A. (2005). *Notes sur la nature, La cabane et quelques autres choses*. Paris : Le félin.
- Tisseron, S. (1998). *Nos secrets de famille, histoire et mode d'emploi*. Paris : Ramsay.
- Urbain, J.-D. (2002). *Paradis verts, désirs de campagne et passions résidentielles*. Paris : Payot.
- Villela-Petit, M. (2007). Habiter la terre. In Paquot, T. Lussault, M. et Younès, C. (dir.), *Habiter le propre de l'humain* (p. 19-34). Paris : La découverte.
- Wauquiez, S. (2008). *Les enfants des bois; pourquoi et comment sortir en nature avec de jeunes enfants*. Paris : Books On Demand.
- Winnicott, D. (1975). *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Paris : Gallimard.